



INSTITUT
DIDEROT

Les Carnets des Dialogues du Matin

ALEXANDRE MOATTI

L'avenir de l'anti-science

Les Carnets des Dialogues du Matin

ALEXANDRE MOATTI

L'avenir de l'anti-science

Sommaire

Avant-propos p. 5
Dominique Lecourt

L'avenir de l'anti-science p. 7
Alexandre Moatti

Les publications p. 33
de l'Institut Diderot

Avant-propos

Alexandre Moatti a inventé un genre littéraire : la cartographie militante. Le texte qu'on va lire en est une très belle illustration. Meticuleux, cet ingénieur-épistémologue assigne fermement à chacun sa place dans un mouvement idéologique qu'il exècre, l'anti-science. Il en rebaptise les productions les plus extrêmes, comme le « créationnisme scientifique ¹ » américain, du néologisme d'*alterscience*.

Il ne néglige pas les ascendances historiques des thèses qui s'affrontent aujourd'hui. Dès les premières lignes paraît la figure de Jean-Jacques Rousseau dont les écrits constituent un défi paradoxal à ce qu'on appelle « la philosophie des Lumières ». Il mentionne à juste titre le célèbre *Discours sur les sciences et les arts* (1750), premier texte où le musicien-musicologue s'avance en philosophie. Il aurait pu commenter aussi la virulente préface à *Narcisse* (1753) dont la tonalité anti-encyclopédiste est encore plus nette.

Mais pas d'anti-science, pas non plus d'*alterscience* sans une version ou une autre du « scientisme », philosophie « officielle » de la République française. L'affrontement autour de la notion de progrès atteint aujourd'hui un paroxysme avec l'écologie politique. Une véritable redistribution des cartes s'opère sous nos yeux. Cessons donc de considérer qu'un rationalisme progressiste s'oppose à un obscurantisme rétrograde. C'est manifestement beaucoup trop simple, comme en témoignent particulièrement les discussions autour du « post-humain ».

1. Selon cette doctrine, la vérité de la Genèse serait scientifique.

On était pour le progrès ; on était « de gauche ». On était « de droite », on tenait la science en suspicion. Au progrès, on opposait les valeurs de la tradition. Les écologistes s'affirment carrément hostiles au progrès alors que la plupart d'entre eux continuent à se dire de gauche. En face, on ne craint plus désormais de s'afficher progressiste. Quant à l'extrême gauche, son cœur balance... On peut être de droite et rejoindre l'anti-progressisme de gauche ; on y retrouve alors l'extrême-droite...

Alexandre Moatti nous permet de mieux saisir les subtilités et les graves enjeux de cette grande redistribution.

Dominique Lecourt
Directeur général de l'Institut Diderot

L'avenir de l'anti-science

« La nature a voulu vous préserver de la science [...] tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit » : ainsi Rousseau s'adresse-t-il au lecteur dans son *Discours sur les sciences et les arts* (1750). La remise en cause de la science moderne, ou la peur de ses applications, n'est pas chose nouvelle elle est même consubstantielle à son développement. Elle est aussi consubstantielle à chacun de nous, de manière plus ou moins marquée : on est tous un peu rousseauistes.

Serions-nous alors à une période de rupture, l'opposition à la science semblant de nos jours gagner et en vigueur et en extension ? Aurions-nous conscience plus aiguë que le progrès scientifique ne s'accompagne pas du progrès humain ? De cela aussi, certains auteurs, et non des moindres, nous avaient avertis : Baudelaire voyait ses contemporains « américanisés » par les « philosophes industriels » et aveuglés par le « fanal obscur du progrès ». Bernanos n'avait-il pas tout dit quand, à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, il écrivait que « les régimes jadis opposés par l'idéologie sont maintenant unis par la technique » et qu'« un monde gagné pour la technique est perdu pour la liberté ² » ?

La crainte et le rejet exacerbés de la science pourraient bien être de nos jours le reflet de peurs et de crispations plus englobantes, celles d'une mondialisation galopante

2. Georges Bernanos, *La France contre les robots*, Robert Laffont, 1947.

ou d'un éventuel choc de civilisations. La science se trouve alors utilisée, à son corps défendant et le plus souvent hors de propos, dans des discours dogmatiques ou idéologiques – ce que nous avons appelé *alterscience*³. Nous proposons ici de dresser une cartographie de cette forme d'« anti-science », avec trois types de figures : des figures *historiques*, qui nous permettent de mieux comprendre des figures *radicales* contemporaines, sans oublier des postures *mondaines* de dédain de la science.

Science, anti-science et hypertrophie scientifique

Depuis au moins les Lumières, la science moderne a généré sa propre opposition – certains thèmes d'opposition à une science devenue courant de pensée progressivement majeur sont même résurgents à travers les âges. C'est bien au sein des Lumières que Rousseau fait entendre son discours dissonant – alors que la tendance dominante est celle de l'émancipation par la connaissance, celle des philosophes mathématiciens Condorcet et D'Alembert, ou du mathématicien général révolutionnaire Lazare Carnot. De nos jours, à l'ère d'une « technoscience » qui s'est infiltrée dans tous les produits de la vie quotidienne, de nombreux chercheurs ou ingénieurs, formés à la science, appartiennent à un écologisme politique et militant ; c'est aussi parce que ces idées sont portées au niveau des élites qu'elles ont une forte résonance dans l'opinion.

La science a aussi généré, depuis les utopies sociales du XIX^e siècle, sa propre hypertrophie, qui la dessert presque autant, ne serait-ce que par l'animosité qu'elle déclenche : « la technophilie des promoteurs de la science est plus redoutable pour celle-ci que la technophobie⁴ »,

3. Alexandre Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies*, Odile Jacob, 2013.

4. Paul Virilio, *L'Université du désastre*, Galilée, 2007.

écrit un des contempteurs contemporains de la science. L'hypertrophie scientiste est inscrite dans le « gouvernement des savants » de Saint-Simon par ailleurs à l'origine depuis les années 1850 du courant industrialiste d'une France d'ingénieurs⁵. Elle est aussi inscrite dans la religion de l'humanité de Comte, vénérant savants et hommes de lettres à chaque jour du calendrier : au moment où la science, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, deviendra triomphante, en tant qu'instrument de l'unité républicaine et laïque, se développera ce scientisme dans sa version forte. On ne peut comprendre l'anti-science contemporaine sans appréhender ce mouvement en trois rubans flottants (science, opposition à la science, hypertrophie scientiste), générés au sein même des mouvements porteurs du développement humain par la connaissance.

Futilité et vanité de la science

Quelques décennies après Rousseau, le philosophe utopiste Charles Fourier apparaît comme une autre figure historique du discours critique de la science. On connaît son influence sur la pensée socialiste : il est l'un des premiers à évoquer l'amélioration du sort des ouvriers, et l'un des principaux inspirateurs de Marx. Sa fantasmagorie n'est pas non plus étrangère au mouvement surréaliste d'André Breton et au mouvement de Mai 68⁶. Opposé à l'industrie et au capitalisme britannique

5. Les années 1850 marquent la seconde révolution industrielle, celle du chemin de fer (après celle de la machine à vapeur). Qu'on me permette ici une anecdote à caractère personnel : à peine étions-nous entrés au corps des Mines, qu'un dignitaire nous haranguait en nous disant que « nous étions des descendants de Saint-Simon ».

6. On connaît le mot prêté au normalien Georges Pompidou à propos du mouvement de Mai 68 : « Au fond, tout çà, c'était Breton » (rapporté par Julien Gracq, cité par L. Janover, *Cent ans de servitude ; Aragon et les siens*, Sulliver, 1998)

naissants, Fourier émet les premières idées « écologistes » avant l'heure ⁷, évoquant, de manière prophétique, « le tableau des ravages de l'industrie civilisée, des fléaux dont elle affecte la superficie de la planète ». Et il poursuit : « La science donne toujours des résultats contraires à ses promesses, et conduit notre peuple à être plus malheureux que les sauvages. »

Une science vaine, qui ne sert à rien pour améliorer le sort du peuple – à deux cents ans de distance, on assiste à la résurgence du même argument dans un film documentaire contemporain : « [à propos du Big Bang] La science était parvenue à entendre les rumeurs de cet événement vieux de 18 [sic -13,7] milliards d'années. Cependant, elle restait sourde aux cris des miséreux ⁸. » C'est toute l'ambivalence d'un certain humanisme contemporain – ce que Gilles Dowek dénonce comme une « idée antiscientifique, qui peut être qualifiée d'«humaniste», qu'au lieu de nous intéresser aux espaces vectoriels et aux galaxies, nous ferions mieux de nous intéresser à ce qui en vaut vraiment la peine : les êtres humains ⁹ ». Cette idée de vanité, d'inutilité ou de futilité de la science est un argument qu'on retrouve dans d'autres contextes : le Suédois Bjorn Lomborg, statisticien remettant en cause la théorie du réchauffement climatique d'origine anthropique, indique lui aussi qu'au lieu du réchauffement, on ferait mieux de s'occuper de la faim dans le monde ¹⁰.

En filigrane figure aussi la critique contemporaine d'une science qui déshumanise l'individu, d'une technoscience

7. On peut parler d'une véritable « écosophie », ou philosophie de l'écologie, chez Fourier (René Schérer, *L'écosophie de Charles Fourier*, Anthropos, 2001).

8. Jean Druon, film *Un Siècle de progrès sans merci*, 2005, et livre éponyme, éditions L'Échappée, 2009.

9. Gilles Dowek, *Ces Préjugés qui nous encombrant*, Le Pommier, 2009.

10. In Naomi Oreskes et Erik M. Conway, *Les Marchands de doute*, Le Pommier, 2012 [Bloomsbury 2010], p. 422.

qui annihile toute conscience politique : pour certains mouvements anti-science contemporains, l'addiction aux objets de la technique, Internet notamment, enlève au citoyen toute conscience politique. L'historien contemporain J.B. Fressoz n'hésite pas à nous proposer d'« analyser la science comme une forme d'asservissement des consciences ¹¹» Rousseau dénonçait déjà cela à sa manière (« Nous avons des physiciens, géomètres, chimistes, astronomes, poètes, musiciens, peintres ; nous n'avons plus de citoyens ¹²»).

Une critique réactionnaire du progrès

Après les Lumières et le XIX^e siècle industrialo-utopiste, notre troisième jalon est celui des années 1930-1940. Elles voient se développer une critique de la technique au nom de l'Homme, plutôt située à droite – en tout cas à la recherche d'une « idéologie de 3^e voie », entre fascisme et communisme, comme dans les groupes X-Crise ou Ordre Nouveau. On retrouvera les membres de ces groupes de réflexion (*think tanks* dirait-on aujourd'hui) à la fois dans la Résistance et dans le régime de Vichy.

La période de Vichy voit elle-même s'affronter ces deux courants, un courant traditionaliste anti-science de « retour à la Terre » et un courant de technocratie agissante. Comme le pointe Robert Belot, le régime de Vichy a rarement été évoqué sous cet angle : c'est en effet « le régime le plus réactionnaire qu'ait connu la France au XX^e siècle qui a porté la critique la plus vive contre la modernité technicienne ¹³. » Vichy théorise une

11. Jean-Baptiste Fressoz, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Seuil, 2012.

12. *Discours sur les sciences et les arts*, 1750.

13. Robert Belot, in Belot & Heyberger, *Prométhée et son double. Craintes, peurs et réserves face à la technologie*, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2010.

critique réactionnaire du progrès, critique anti-Lumières et contre-révolutionnaire : glorification de l'Homme réel contre l'homme (trop) rationnel, du monde de l'artisanat contre la puissance industrielle des cartels, du paysan contre l'agriculteur. Un des premiers romans français de science-fiction, *Ravage* (1942), de René Barjavel, met en scène, face à une panne d'électricité géante, le salut par le retour à la Terre, par l'exode *urbain* (en opposition revendiquée à l'exode rural). Jean Giraudoux décrit dans *La Folle de Chaillot* (1945) une industrie capitaliste prête à forer la colline de Chaillot pour y trouver non du gaz de schiste mais du pétrole, et un petit peuple de Paris, emmené par une comtesse sur le retour, l'en empêchant le chiffonnier¹⁴ ou le maraîcher voulant conserver son indépendance et s'élevant contre toute tentative d'organisation de sa profession en sociétés anonymes, trop bien nommées. C'est une critique de l'industrie au nom des valeurs d'antan : classes sociales unies, indépendance des artisans contre l'organisation taylorienne et la condition ouvrière. Au même moment, Bernanos porte quant à lui une critique du « machinisme » le vocable est daté mais le concept terriblement actuel : entendez *technoscience*. De manière visionnaire, il voit ce machinisme comme un vice humain, addictif, tel l'héroïne : il crée artificiellement les besoins qui permettent son propre développement. De nos jours, la consommation et le renouvellement fréquent d'appareils électroniques (comme les téléphones GSM) ne lui donnent certainement pas tort.

Mais, quasiment à l'inverse, Vichy voit se développer une technocratie agissante : les ministres issus des grands Corps (la « synarchie ») remplacent les hommes politiques d'avant 1940 ; un ministère de la « production industrielle »

14. « En 1860, en France, le chiffonnage, c'est-à-dire la collecte des matières et des objets abandonnés, occupait près de 100 000 personnes » (Jean-Baptiste Fressoz, *op. cit.*)

et des instituts de recherche sont créés ¹⁵. Comme Barjavel, qui deviendra un auteur grand public dans les années 1970 et un des premiers militants anti-nucléaires ¹⁶, un autre acteur de la période, René Dumont, expert du dirigisme agricole sous Vichy, sera le premier candidat « écologiste » à l'élection présidentielle de 1974. Les racines de droite de ce qui s'appellera, avant l'écologie, la « protection de l'environnement », ne doivent pas être oubliées – celles du naturalisme, de la naturopathie, de la régénération de l'individu par une alimentation saine.

Radicalités anti-science contemporaines

La période contemporaine voit se développer les trois rubans précités. Elle semble cependant se caractériser par une vigueur accrue de l'opposition à la science, et peut-être même une hypertrophie scientiste accrue. Cartographier l'anti-science contemporaine, c'est aussi comprendre la façon dont la science se trouve instrumentalisée dans un mouvement de radicalisation des opinions qui la dépasse largement. Avec l'Internet, avec la mondialisation qui touche aussi les opinions, ces dogmes ou idéologies diffusent, même édulcorés, jusqu'au plus près de chacun de nous. Présentons ici quatre archétypes de ces radicalités.

15. Comme l'Institut national de l'hygiène (ancêtre de l'INSERM), le BRGM (Bureau de recherches géologiques et minières), ou l'éphémère Institut de recherches en problèmes humains du prix Nobel Alexis Carrel.

16. René Barjavel, *Lettre ouverte aux vivants et à ceux qui veulent le rester*, Albin Michel, 1978. On trouve, en vente dans divers marchés bio, un livre plus récent au titre fort analogue : Pierre Gevaert, *Alerte aux vivants et qui veulent le rester* (éditions Ruralis, 2005). Gevaert est un agronome alternatif aux valeurs traditionalistes – prônant comme Barjavel l'exode urbain.

Science populaire, science citoyenne ?

La première est celle d'un populisme anti-science, qui consiste à dénigrer la science au nom d'une remise en cause des élites, de la classe politique, des gouvernants ¹⁷. Beppe Grillo (25 % des voix aux élections législatives italiennes de mars 2013) indique dans ses spectacles d'humoriste que le HIV n'est pas à l'origine du SIDA et que la prévention du cancer du sein par mammographie est inutile et coûteuse ; il prétend qu'un OGM de tomate aurait fait 60 morts dans les cantines scolaires italiennes par choc anaphylactique ; il traite la prix Nobel italienne Rita Levi-Montalcini (1909-2012, sénatrice à vie à partir de 2001) *de vecchia p....* son prix Nobel lui aurait été acheté par l'industrie pharmaceutique. Pour lui, la science « officielle » est liée aux élites et au grand capital (l'industrie pharmaceutique par exemple) et dessert le peuple, voire lui ment – esquisse d'une théorie du complot appliquée à la science. L'idée de collusion entre science, industrie et capital contre les intérêts des citoyens était déjà présente chez Giraudoux : la thématique ratisse aussi bien à droite qu'à gauche (comme le fait Grillo). Elle est sans doute promise à un certain avenir : les populistes de tous bords sont tentés d'invoquer, voire d'attiser, un « bon sens » ou une intuition populaires contre un « savoir savant », qui serait imposé par les élites et autres « experts ».

Il y a, espérons-le, un abîme entre cette « science d'en bas » et la notion de « science citoyenne » : l'une est invoquée dans la radicalité et le complot, l'autre est une notion théorisée – cependant où s'arrête le peuple et où commence le citoyen, et quelle est la vocation et la légitimité d'associations les plus diverses à représenter « les citoyens »,

17. Comme le rapporte Sylvestre Huet, *Libération*, 3 avril 2013, « plusieurs sociologues ont d'ailleurs montré que la confiance envers la science et la technologie est indexée sur la confiance aux gouvernants et aux politiques, aujourd'hui au plus bas ».

parallèlement à la représentation nationale ¹⁸? La science citoyenne, à l'origine proche de la science participative (observations d'astronomes ou d'entomologistes amateurs, recherche informatique impliquant des ordinateurs personnels, participation de patients à des définitions de programmes de soins), a connu ces dernières années, en France notamment, une forme de redéfinition. Elle peut aller jusqu'à promouvoir « une participation égale et démocratique de tous les citoyens à la construction des connaissances ¹⁹», ou influencer sur les décisions d'engagement ou d'abandon de certaines recherches. Ceux-là mêmes qui parfois dénoncent un choix de programmes de recherche piloté par l'État, ou par l'aval, au service des intérêts industriels et du capital, et au détriment de la créativité induite par la recherche fondamentale, demandent aux chercheurs, à fronts renversés, d'« accepter des orientations générales de la part des responsables politiques ²⁰». Qu'une association (de droit *privé*), la Fondation sciences citoyennes, créée par Jacques Testart en 2002, promeuve cette notion est sans doute de bon aloi démocratique. Qu'une mission « sciences citoyennes » soit créée début 2013 auprès du directeur général du CNRS, organisme *public* de

18. Cela pose la question de notre rapport à la démocratie, comme souvent lorsqu'on s'interroge sur les rapports entre science et société. Et paradoxalement, la façon dont certaines associations peuvent se voir comme « sachantes » et représenter l'intérêt citoyen, pourrait se rapprocher de l'idéal scientifique du « gouvernement des savants ».

19. « Manifeste sur l'avenir des systèmes de connaissance », lancé par France Libertés - Fondation Danielle Mitterrand à l'UNESCO en novembre 2009, présenté sur le site <http://bienscommuns.org/blog/?p=182> (cité par Yann Kindo, blog Mediapart « La faucille et le labo », billet du 21 mars 2013).

20. « Une mission sciences citoyennes au CNRS : entretien avec Marc Lipinski » (CNRS Hebdo, 1er mars 2013, <http://www.iscc.cnrs.fr/spip.php?article1764>). Marc Lipinski, ancien vice-président Europe Écologie-Les Verts (EELV) du Conseil régional d'Île-de-France, biologiste et directeur de recherches au CNRS, est en charge depuis cette date de cette Mission sciences citoyennes au CNRS.

recherche, est un signal fort, qui a suscité une controverse. Plus fort signal encore serait le fait d' « inscrire dans la Constitution le droit des citoyens à intervenir dans le développement de la recherche ²¹ », comme le propose Jean-Luc Mélenchon dans son programme présidentiel de 2012 — élément cohérent pour un homme politique dont les affiches indiquent « Prenez le pouvoir » et complément raisonnablement logique à l'inscription du principe de précaution dans la Constitution en 2005. On voit s'esquisser ainsi plusieurs niveaux de statut juridique de la notion de *science citoyenne* : l'évolution de ce statut, en France ou dans d'autres pays, dans un sens comme dans l'autre, sera un marqueur efficace des relations entre science et société.

La Gauche sans le progrès

La deuxième figure est celle d'une contestation radicale de la science par divers mouvements extrémistes néoanarchistes. Ils représentent la frange la plus radicale d'un mouvement que l'on peut appeler « La Gauche sans le progrès ». Si depuis 1870, science et progrès ont été au fondement de l'idée républicaine — une partie de la droite restant en *réaction* contre le modernisme (comme cela apparaît chez Giraudoux ou Bernanos) —, un changement notable s'est opéré depuis les quarante dernières années, avec la naissance des mouvements environnementalistes puis de gauche écologiste, et l'apparition des mouvements de critique interne de la science, puis de remise en cause radicale de celle-ci.

Cette radicalité émane de mouvements antidémocratiques (ils considèrent vivre dans « une démocratie génétiquement

21. Site *Votons pour la science 2012*, consultation organisée auprès des divers candidats par un collectif de bloggeurs scientifiques, le Café des sciences <http://www.votonspourlascience.fr/programmes/jean-luc-melenchon/>.

modifiée »), parfois violents, et profondément pessimistes et nihilistes (« il faut vivre contre son temps, c'est tout »). Pour eux, la science est certes liée aux élites et au grand capital, mais est surtout l'instrument de domination de l'État. Le développement durable est le nouveau mot d'ordre des gouvernants pour assurer une « soumission durable ²² » de la population *via* « l'écologie scientifique », une poursuite de la soumission par d'autres moyens. La science est la source de tous les maux : on peut même parler de *principe de causalité négative* à propos d'une telle vision de la science — tout est expliqué par une cause présentée négativement. Après-guerre, les méthodes contraceptives ont permis à la femme d'être plus libre de son temps : mais, si l'émancipation de la femme dans les années 1950 a ainsi été favorisée par « le système », c'est d'abord et avant tout parce que l'industrie électronique, aux États-Unis ou au Japon, avait besoin de l'habileté manuelle des femmes, les fameuses *transistor girls*.

Plus troublante encore est une collusion entre extrêmes quand l'un des théoriciens de la « Gauche sans le progrès », le philosophe Jean-Claude Michéa, est abondamment cité dans le livre programmatique de 2012 de Marine Le Pen (« la lecture de Michéa a été pour moi très éclairante ²³ »). À l'époque de la science triomphante, le marxisme avait lui-même été (trop) positivement présenté comme une science, « la science de toutes les sciences ²⁴ ». Le retournement est celui d'un mot *science* présenté négativement ou utilisé dans un contexte négatif : « la mondialisation est un

22. René Riesel & Jaime Semprun, *Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable*, éditions de l'Encyclopédie des nuisances, 2008. Voir A. Moatti, *Alterscience*, op. cit., chap. XVII.

23. Marine Le Pen, *Pour que vive la France*, Éditions Grancher, 2012. De Michéa, on peut lire par exemple *Le Complexe d'Orphée*, Climats, Flammarion, 2011.

24. I. Gloutchenko, cité par Dominique Lecourt, *Lyssenko, histoire réelle d'une science prolétarienne*, Laïa, 1976.

Évangile qui se veut scientifique », écrit Marine Le Pen ; « nos dominants sont des scientifiques de la domination », renchérit l'activiste et conspirationniste d'extrême droite Alain Soral.

Au sein du parti d'extrême droite lui-même, on peut tracer ce retournement postmoderne : les références de Marine Le Pen sont loin de celles de son père, qui restaient les figures positivistes de proue du modernisme réactionnaire²⁵ de la III^e République, comme Gustave Le Bon ou Alexis Carrel. On peut observer cette même mutation chez le penseur de la Nouvelle Droite, Alain de Benoist, qui évoque sans regrets « sa période positiviste » passée, et explique son rapprochement avec les philosophies écologistes et son « accord presque total avec ce qu'écrit Jean-Claude Michéa²⁶ ». Que des penseurs comme Benoist ou Michéa, venus d'horizons opposés, l'un de la droite radicale, l'autre du marxisme, se rencontrent sur une contestation profonde de la science mérite réflexion.

Transhumanisme, technofascisme

Notre troisième figure est liée à l'hypertrophie scientiste. Elle a accompagné, on l'a vu, le développement de la science. Elle se révèle de nos jours dans des mouvements comme le transhumanisme²⁷ (les biopuces, transfusées telles des globules, permettront à nos cerveaux de se connecter directement à Internet, de délocaliser notre mémoire), ou de manière moins futuriste mais plus radicale, dans des mouvances technofascistes comme celle de Lyndon LaRouche (représenté en France par Jacques Cheminade, candidat à l'élection présidentielle

25. Selon l'expression de Daniel Lindenberg, *Les Années souterraines, 1937-1947*, La Découverte, 1990.

26. Alain de Benoist, *Mémoire vive*, Éditions de Fallois, 2012.

27. Sur le transhumanisme, voir Dominique Lecourt, *Humain, post-humain*, P.U.F., 2012.

en 1995 et 2012) : rien ne doit s'opposer à l'expansion de l'humanité par la science et la technique – et notamment pas les écologistes, accusés de préparer un « holocauste » par décroissance de la population. Sont successivement vilipendés le Club de Rome (et son manifeste *Halte à la croissance* de 1972) puis le GIEC, prix Nobel 2007 pour ses travaux sur l'origine anthropique du réchauffement climatique.

Sur un mode plus mineur et moins radical, on peut aussi rattacher à cette hypertrophie scientiste les oppositions à la théorie du réchauffement climatique d'origine anthropique – notamment celles d'ingénieurs restés modernistes et positivistes, et qui ayant bâti leur carrière sur le développement de la technique et de l'industrie comprennent mal qu'on puisse le mettre en discussion. Ces oppositions trouvent un certain écho dans la population, aux États-Unis notamment, à travers une invocation du bon sens contre la science climatologique, une forme de « populisme climatique »²⁸. Se rattachent aussi à l'hypertrophie scientiste les projets fous de chercheurs chevronnés qui imaginent larguer dans l'atmosphère des milliers de tonnes de particules soufrées pour réfléchir une partie du rayonnement solaire – ce qu'on appelle la *géo-ingénierie*, visant à lutter contre le réchauffement climatique. Ce type de projets porte la marque d'une forme de *salut par la science* : c'est (pour l'instant ?) l'acmé du projet cartésien de maîtrise par l'homme de la nature.

Ce scientisme hyperbolique, cette religion de la technologie, relèvent aussi de ce que la sociologue américaine Naomi Oreskes a appelé le « cornucopianisme »²⁹ : la Terre est une corne d'abondance, elle renferme d'innombrables ressources

28. Stéphane Foucart, *Le Populisme climatique*, Denoël, 2010.

29. De cornu- pour *corne* et copia- pour *abondance* (cf. le mot copieux) - in Oreskes & Conway, *op. cit.*

et en cas de pénurie c'est la planète Mars qui s'offrira à l'homme. La conquête de l'espace est alors présentée comme un objectif de connaissance, cachant la finalité idéologique d'expansion de l'humanité par *colonisation* des planètes... L'homme développera son nombre, les ressources et les techniques qui lui sont nécessaires, tant que sa créativité ne sera pas entravée par les réglementations des États fondées sur la « fausse science » des écologistes. Outre-Atlantique, ce curieux mélange de fondamentalisme du marché (ultra-libéralisme), de fondamentalisme religieux (créationnisme ³⁰) et de fondamentalisme de la science (religion de la technologie) constitue un cocktail étonnant et détonnant à divers dosages des éléments constitutifs, il galvanise les rangs les plus conservateurs du parti Républicain, comme les activistes des *Tea Party*.

Créationnisme... ou prosélytisme religieux ?

Après ces radicalités à caractère idéologique, examinons le dogme du créationnisme et surtout du prosélytisme religieux. Bertrand Russell soulignait que « science et religion sont deux faces de la vie sociale ³¹ ». Pour certains, elles n'en font qu'une, et la science est parfois mise à profit, mais plus souvent mise au pilori, pour mieux faire ressortir la religion. C'est le cas dans les mouvements créationnistes américains, souvent évangélistes radicaux. C'est aussi le cas, en Europe, de certains fondamentalistes islamiques, comme le Turc Harun Yahya, qui avait envoyé en 2006 à tous les lycées et collèges français un *Atlas de la Création* aussi luxueux qu'erroné.

30. Le créationnisme peut avoir partie liée avec les tenants de l'expansion tous azimuts de l'humanité (en référence à la parole biblique « Croissez, multipliez-vous ») ou avec le climatoscepticisme (sur le thème : « Qui est l'homme pour penser qu'il augmente la température de la Terre conçue par Dieu pour qu'il y vive ? »).

31. Bertrand Russell, *Science et religion*, 1935 [Gallimard Idées, 1971].

La contradiction infondée à la théorie darwinienne de l'évolution qu'il y porte n'est que prétexte à un discours prosélyte : le XIX^e siècle a été celui de la fin des religions avec la science de Darwin, celle-ci a conduit à l'eugénisme ³² et aux « divers holocaustes » du XX^e siècle, présentés comme conséquence directe du darwinisme et de la science

on retrouve le principe de causalité négative évoqué à propos des néoanarchistes. Mais rassurons-nous, selon Yahya le XXI^e siècle sera celui de la religion (« religions du Livre unissons-nous contre la fable darwinienne »), et plus particulièrement celui de l'Islam. Darwin et la biologie ne sont que les supports d'un prosélytisme fondamentaliste : si un certain nombre d'auteurs ³³ ont raison de critiquer le créationnisme et de donner aux professeurs du secondaire des armes pour le combattre, il convient, pour ce créationnisme-là, d'aller jusqu'au bout du raisonnement en pointant le prosélytisme islamiste qu'il cèle. D'autant que, comme le marxisme philosophique et politique en son temps, un certain Islam fondamentaliste peut avoir l'illusion de se concevoir comme une « science suprême » une *vraie* science qui accessoirement terrasserait la théorie darwinienne usurpatrice.

La théorisation contemporaine d'une « science islamique » (qui n'a rien à voir avec les apports de l'Islam à la connaissance scientifique, notamment entre 750 et 1250) pose aussi problème. Le théoricien des Frères Musulmans,

32. Il s'agit là d'une interprétation classique chez les ennemis alterscientifiques du darwinisme : celui-ci a conduit au darwinisme social d'Herbert Spencer (c'est-à-dire la sélection des plus aptes), puis aux politiques publiques d'eugénisme (p. ex. stérilisation de divers groupes de population), et donc tout naturellement... aux camps de concentration.

33. p. ex. Guillaume Lecointre, *Les Sciences face aux créationnismes*, Quae, 2012 ; Cédric Grimoult, *Créationnismes. Mirages et contrevérités*, CNRS Éditions, 2012 ; Cyrille Baudouin et Olivier Brosseau, *Enquête sur les créationnismes*, Belin, 2013 ; Bertrand Lemartinel, *Et l'Homme créa la Terre*, Françoise Bourin, 2012.

Sayid Qutb (1906-1966, pendu au Caire sous le régime de Nasser), a été influencé par le biologiste Alexis Carrel, sa vision d'une décadence de la société et son projet eugéniste de régénération de l'homme. Plus près de nous, le chimiste et érudit pakistano-canadien Muzaffar Iqbal (né en 1954) estime que la science occidentale moderne fait partie du « legs colonial ³⁴ » ; prosélyte, il exhorte « la nouvelle génération de chercheurs musulmans vivant à l'Ouest et travaillant dans les labos les plus avancés » à abandonner les « modèles cognitifs » de la science moderne et à revenir vers « la fontaine centrale de la tradition ».

On peut d'ailleurs prolonger l'aphorisme de Russell sur science et religion, qui retrouve une très surprenante actualité. Car c'est aujourd'hui une figure de style assez courante que présenter la science comme une religion. Les créationnistes la qualifient ainsi, ce qui justifie à leurs yeux de préférer leur propre religion. Les néoanarchistes considèrent la science comme la religion du capitalisme. À l'autre extrême politique, l'un des fondateurs du Club de l'Horloge, Henry de Lesquen, évoque « le pouvoir religieux du GIEC ³⁵ ». À leur appui à tous, le philosophe des *sciences social studies* Paul Feyerabend décrit la science comme la plus dogmatique et la plus agressive des institutions religieuses. Sans oublier les mouvements technofascistes qui voient effectivement la science comme une religion. À l'instar de la figure de style contemporaine d'opposition entre la raison (présentée positivement) et la science (présentée négativement), cette invocation de la science comme une religion réunit un certain nombre de mouvances fort opposées.

34. Muzaffar Iqbal, *Islam and Science*, Ashgate, 2002. Voir mon blog "Alterscience" (Scilog/ *Pour la Science*) <http://www.scilogs.fr/alterscience/>

35. Émission de Radio-Courtoisie, « Bilan de l'année politique ; Le grand retour de l'obscurantisme », 31 décembre 2012.

Tableaux d'une anti-science académique

Figures historiques et leurs filiations, figures radicales contemporaines : notre cartographie doit aussi couvrir un autre volet de l'anti-science en apparence opposé au précédent puisqu'il s'agit de figures molles et non radicales, mais tout aussi prégnantes et influentes.

Une anti-science mondaine

La première de ces figures est le dédain affiché de certaines élites intellectuelles envers la science, une sorte d'anti-science *mondaine*. Il ne viendrait en effet à l'idée de personne de prétendre : « Ah, non, moi l'art je n'y comprends rien ». On peut pourtant entendre un ancien ministre de l'Éducation nationale avouer qu'il ne sait pas faire une règle de trois ce que le journaliste avait pointé sous le titre « La règle de trois n'aura pas lieu ³⁶ » (encore Giraudoux !). Il est même loisible, y compris dans des postes à responsabilité ou des magistères intellectuels, de se vanter d'être « nul en maths » écrivant ceci, les responsables de la vénérable Société mathématique de France ³⁷ ne croyaient sans doute pas paraphraser Bachelard qui en 1938 faisait la même constatation : « Il est de bon ton, dans la bourgeoisie lettrée, de se vanter de son ignorance en mathématiques [...] celui qui a tort objectivement se donne raison subjectivement ³⁸. »

Éternel recommencement ? La spécialisation et le développement de la science du XX^e siècle semblent avoir signé la fin de « l'honnête homme » capable d'appréhender l'état des connaissances de son époque ; les philosophes,

36. *Le Monde* du 22 novembre 2010.

37. Brochure « L'Explosion des mathématiques », Société Mathématique de France, Avant-propos par Mireille Martin-Deschamps et Patrick Le Tallec, non datée, en ligne.

38. Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Vrin, 1938.

intellectuels et leaders d'opinion se sont pour la plupart détournés de la science, lui préférant d'autres champs d'investigation plus abordables, plus médiatiques. Pour paraphraser Julien Benda, qui en 1927 déplorait la montée en puissance d'un débat « intellectuel » au détriment du travail d'érudition, on pourrait parler d'une nouvelle *trahison des clercs*³⁹ à propos d'une certaine négligence contemporaine, et même un certain mépris, à l'égard de la connaissance scientifique. Les postures anti-Internet d'une partie du corps lettré français procèdent de cette même sidération condescendante face à la science (dans ce cas, la science informatique) : Barbara Cassin n'hésite pas à comparer la « phraséologie de Google⁴⁰ » à la *Lingua Tertia Imperii* du III^e Reich allemand, tout en divaguant sur les chaînes de Markov de l'algorithme du moteur de recherche. On peut aussi analyser ces postures – les plaidoyers anti-Google⁴¹ ou anti-Wikipédia en sont d'autres exemples – comme une réactualisation de l'anti-américanisme, anti-machinisme des années 1930.

Ceci nous amène à nous interroger sur la place de la science dans l'éducation, comme une des sources de cette anti-science mondaine. La science exacte a longtemps été un moyen de sélection à tous les niveaux de l'enseignement – certains auteurs voient même avec raison le système scolaire français bâti dès le primaire pour faire entrer une infime minorité d'une classe d'âge dans les meilleures grandes écoles⁴². La réalité et les résultats de la science sont éclipsés par la fonction de sélection qu'on lui demande de remplir. Le système est ainsi poussé jusqu'à son acmé, puisque ceux qui sont sélectionnés à l'issue de la course

39. Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Grasset, 1927 [rééd. 2003].

40. Barbara Cassin, *Google-moi, La deuxième Mission de l'Amérique*, Albin Michel, 2007.

41. Voir par exemple Jean-Noël Jeanneney, *Quand Google défie l'Europe*, Mille et une nuits, 2005.

42. Voir Jean-Marc Lévy-Leblond, *Impasciences*, Bayard, 2000 [Seuil, 2003, p.80].

d'obstacles, par exemple les élèves de Polytechnique, sont orientés vers l'administration *via* les Corps techniques (Mines, Ponts) ou maintenant vers la finance, et ce au détriment de la recherche : le mathématicien Laurent Schwartz eut l'occasion de déplorer⁴³ la perte ainsi causée à la science française, une fuite des cerveaux *intra-muros*.

Effet de la ravageuse mondialisation, le cours des choses s'infléchit, hélas pas vraiment dans le bon sens. Cette sélection par les mathématiques avait longtemps été vue au pays de Descartes comme formatrice au raisonnement et plus égalitaire que la sélection par une forme de culture générale, nécessairement plus liée au milieu d'origine elle fut un des moteurs de « l'ascenseur social⁴⁴ » au XX^e siècle. Or, se met en place une autre forme de sélection, celle des filières commerciales, de sciences économiques ou politiques, qui se love à merveille, en les accentuant, dans les travers pris par le système des grandes écoles d'ingénieurs. Par-delà les effets d'annonce des quotas ZEP et de la discrimination positive, cette sélection se fait sur concours, de manière plus précoce (maints élèves suivent une coûteuse préparation pendant leur année de terminale !), moins égalitaire et au bénéfice de milieux sociaux bien informés. De fait, qu'on le veuille ou non, qu'on le déplore ou non, une France d'ingénieurs saint-simoniens, fonctionnaires colbertistes des Corps d'État, patrons de grandes entreprises, est en train de s'effacer, en même temps que s'efface le tissu industriel, au profit d'un autre type d'élite, nouvelle génération de dirigeants formés par les écoles de commerce ou par SciencesPo, accessoirement par l'ENA.

43. « L'X et son image », par Laurent Schwartz, professeur à l'École polytechnique, membre de l'Institut, *Le Monde*, 18 novembre 1977.

44. Le parcours de Georges Besse (1922-1986), ancien président de Renault, en est un exemple, parmi de nombreux autres. Voir P. Couveinhes et A. Moatti, « Vingt-cinq ans après sa mort, l'héritage de Georges Besse », *Les Échos*, 8 novembre 2011 (en ligne).

La science au prisme de la sociologie

Une deuxième figure, autre composante de cette anti-science molle mais prégnante, est l'envahissement académique et médiatique de la sociologie des sciences. En voulant montrer que la science est une construction culturelle, un jeu de forces et de pouvoirs, voire même *n'est que* cela, en déconstruisant les icônes de la science, cette branche disciplinaire, certes parfois intéressante, peut aller jusqu'à faire l'impasse sur la démarche et la construction scientifiques. Elle ouvre la voie à la vision d'une science qui ne serait qu'au service de l'État, ou du grand capital, ou de la religion, ou de tout type d'intérêts. Elle instille dans les esprits la vision d'une science comme simple croyance, au même titre que les autres.

Le zététicien Richard Monvoisin déplorait que les sociologues des sciences ne comprissent pas qu'en s'attaquant au bateau de l'entreprise scientifique, ils vouaient « le grand public à [une] dérive sans direction ⁴⁵ ». Raymond Boudon, le sociologue d'envergure récemment disparu, avait allumé un contre-feu au sein même de sa discipline, résumant en une phrase ce qu'il reprochait à ses collègues des *science social studies* : « Ce n'est pas d'hier que l'on a découvert l'influence des facteurs sociaux sur le développement scientifique. Mais jamais on n'en avait tiré l'idée que ce conditionnement était incompatible avec la scientificité, l'objectivité et la vérité ⁴⁶. » Boudon voyait dans la sociologie des sciences une théorie légitimant un traitement égalitaire de toutes les opinions (relativisme des opinions) et, en sociologue libéral, s'appuyait sur

45. Richard Monvoisin, *Pour une didactique de l'esprit critique, Zététique et utilisation des interstices pseudoscientifiques dans les médias*, Thèse de doctorat soutenue le 25 octobre 2007, Université Grenoble I - Joseph Fourier. La zététique est l'étude rationnelle des phénomènes présentés comme paranormaux.

46. In Raymond Boudon et Maurice Clavelin (dir.), *Le Relativisme est-il résistible ? Regards sur la sociologie des sciences*, P.U.F., 1994.

Tocqueville pour dire que les sociétés égalitaires appellent ce genre de théories, qui leur sont utiles. Il indiquait que des théories peuvent être utiles sans être vraies (et vice-versa) c'est ainsi qu'il voyait cette branche disciplinaire.

De filiation marxiste, elle s'est pourtant développée avec la chute du Mur, dans la lignée de ce que Marcel Gauchet a appelé la stratégie du « comme si » (le redoublement des attaques *comme* s'il existait une alternative ⁴⁷). Attendu que le marxisme se voyait comme une science, il fallait que l'une fût déconstruite avec l'autre : si le marxisme politique n'était plus un modèle, ce devait être aussi le cas de la science ⁴⁸. Même si, conformément aux principes mêmes de cette théorie fort mouvante, ses promoteurs semblent à présent réaliser l'ampleur des dégâts ⁴⁹ par exemple en matière de climatoscepticisme où elle sert d'alibi épistémologique aux positions les plus éculées de remise en cause des résultats de la science climatique, on aurait tort de sous-estimer la vision relativiste qu'elle induit dans les jeunes générations d'étudiants ou d'enseignants.

Anti-science, un avenir ?

Si la qualité d'une théorie scientifique est justement d'être prédictive, il en est rarement de même pour l'analyse des sociétés et des idées. Allons chercher des éléments de réponse dans la... science-fiction, plus précisément

47. Marcel Gauchet, *La Démocratie contre elle-même*, TEL, Gallimard, 2002, p. 316-317.

48. On pourrait faire une analyse similaire (principe de symétrie) avec l'autre bord politique : pour les fondamentalistes du libéralisme, c'est la science qui a révélé certaines outrances du marché, telles que le réchauffement climatique par pollution industrielle - c'est donc la science qui devient l'ennemie (in Naomi Oreskes & Eric Conway, op. cit.).

49. « Le sociologue [des sciences] Bruno Latour propose un armistice entre relativistes et rationalistes », Nicolas Chevassus-au-Louis, *Le Monde*, 22 septembre 2012.

l'antiscience-fiction : celle pour qui la science est au cœur de véritables contre-utopies – des dystopies. *La Planète des singes* (Pierre Boulle, 1962) peut être un scénario du futur – celui d'une planète que l'Homme aurait menée à la perte (par exemple avec l'arme nucléaire) et où une autre race, plus avisée, l'aurait remplacé.

Un autre scénario serait celui du *Meilleur des mondes* (Aldous Huxley, 1932) ; dans l'épilogue, tenant lieu de clef au roman, l'Administrateur mondial Mustapha Menier, auparavant physicien – c'est un point signifiant –, physicien moyen d'ailleurs, explique comment il tire les ficelles de cette société du bonheur totalement aseptisée : « Nous ne voulons pas changer. Tout changement est une menace pour la stabilité. C'est là une autre raison pour que nous soyons si peu enclins à utiliser des inventions nouvelles. Toute découverte de la science pure est subversive en puissance ; toute science doit parfois être traitée comme un ennemi possible. [...] La science est dangereuse ; nous sommes obligés de la tenir bien soigneusement enchaînée et muselée. [...] Voilà pourquoi nous limitons avec tant de soin le rayon de nos recherches [...] Cela n'a pas été une fort bonne chose pour la vérité bien entendu. Mais ç'a été excellent pour le bonheur. » Le personnage d'Huxley explique que le monde est passé d'une civilisation auparavant fondée sur la vérité de la science et la beauté de l'art à une civilisation fondée sur le confort et le bonheur.

Va-t-on vers la construction d'un « meilleur des mondes » que certains appellent de leurs vœux ? Elle passerait par celle d'un gouvernement mondial – il semble toutefois qu'on en est loin, et celui que dirige Mustapha Menier n'est peut-être pas l'objectif à atteindre. *Volens nolens*, il est fort possible, et souhaitable, que la science, quête de la connaissance inhérente à l'être humain, poursuive son cours : bannissons ici les termes *marche* ou *progrès*

de la science et choisissons celui-ci peut-être qu'après tout la science ne serait qu'un long fleuve tranquille, indifférent aux turbulences formées à ses bords, intérieur ou extérieur. Si ce n'est pas en France ni en Europe, ce cours serait dévié vers d'autres pays. L'histoire a déjà montré de telles migrations entre civilisations.

La science pourrait alors être utilisée par des idéologies déclinistes, ou de type « choc des civilisations », en étant présentée, par exemple, comme seule arme à disposition du monde occidental pour préserver ou retrouver sa suprématie. Elle pourrait aussi, plus positivement mais de manière plus abstraite et encore totalement inconnue, être vue comme un socle commun à plusieurs cultures pour la construction d'un nouveau capitalisme ⁵⁰ ou d'une nouvelle forme d'économie.

La corrélation de l'opposition à la science et de la non-prospérité économique a d'ailleurs été peu étudiée. Ainsi, la dénonciation du lien entre science et guerre, celui de la bombe atomique de 1945 ⁵¹, s'est trouvée totalement diluée dans la prospérité économique et le progrès technique des Trente Glorieuses ; inversement, la fin de cette période voit la naissance des mouvements environnementalistes, et aujourd'hui des mouvements de décroissance ; la crise systémique depuis 2008 semble avoir renforcé des théories complotistes où se trouve mêlée la science.

50. Voir par exemple Christian Arnsperger, « Renouveler le progrès économique. Pour un dépassement libéral du capitalisme », in *L'Avenir du Progrès*, Les Entretiens de l'Institut Diderot, 2011.

51. Une dénonciation de ce lien, bien plus précoce, semble d'ailleurs complètement oubliée dans l'inconscient collectif : celle de la chimie et des gaz de combats pendant la Première Guerre mondiale. Voir le plaidoyer de l'historien et humaniste Jules Isaac, pourtant bercé au positivisme scientiste de la III^e République, qui désabusé écrit à ce sujet en 1922 un *Paradoxe sur la science homicide* (reproduit dans *Paradoxe sur la science homicide et autres hérésies*, Rieder, 1926).

La science serait-elle acceptable tant qu'elle apporte la prospérité ? Inversement, la prospérité déclinant, la science apparaîtrait-elle liée à un ultralibéralisme financier ? Bien évidemment, les corrélations peuvent être interprétées de manières diverses, mais ce jeu de balancier de l'inconscient collectif, entre vision de la science et prospérité, mérite attention.

Il nous semble finalement que cet ensemble d'oppositions radicales, en permanence drainé par le cours de la science, conduit à une véritable question de confiance sur le rapport au pouvoir. Cette question, quasi philosophique, dépasse largement le cadre de la science et de la connaissance — celles-ci se trouvant prises dans un maelstrom généralisé de remise en cause du pouvoir institutionnel ou politique, le tout sur fond de crise d'une vigueur inattendue. Les théories du complot (scientifique, ou capitaliste, ou complot des élites, ou des dirigeants) correspondent, comme les explications créationnistes du monde par la religion, à des constructions explicatives d'un monde jugé insatisfaisant et vide de sens. Elles sont à l'opposé d'une certaine confiance que chacun de nous peut avoir dans la démocratie et dans le choix de ses concitoyens électeurs : on a les dirigeants que l'on choisit, et si l'on veut changer le cours des choses c'est bien dans l'expression d'un vote démocratique qu'on peut le faire — ces invocations et crispations radicales semblent tourner le dos à cette expression démocratique. Retrouver un contrat de confiance entre science et société est nécessaire. C'est un véritable enjeu citoyen, dans toute la force de ce concept : une refondation de la valeur de la science passe par une confiance réaffirmée en la valeur de la démocratie.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

L'avenir de l'automobile

Louis Schweitzer

L'avenir des nanotechnologies

Etienne Klein

L'avenir de la croissance

Bernard Stiegler

L'avenir de la régénération cérébrale

Alain Prochiantz

L'avenir de l'Europe

Franck Debié

L'avenir de la cybersécurité

Nicolas Arpagian

L'avenir de la population française

François Héran

L'avenir de la cancérologie

François Goldwasser

L'avenir de la prédiction

Henri Atlan

L'avenir de l'aménagement des territoires

Jérôme Monod

L'avenir de la démocratie

Dominique Schnapper

L'avenir du capitalisme

Bernard Maris

L'avenir de la dépendance

Florence Lustman

L'avenir de l'alimentation

Marion Guillou

L'avenir des humanités dans l'entreprise

Jean-François Pradeau

L'avenir des villes

Thierry Paquot

L'avenir du droit international

Monique Chemillier-Gendreau

L'avenir de la famille

Boris Cyrulnik

L'avenir du populisme

Dominique Reynié

L'avenir de la puissance chinoise

Jean-Luc Domenach

L'avenir de l'économie sociale

Jean-Claude Seys

L'avenir de l'hôpital public

Bernard Granger

L'avenir de la guerre

Rony Brauman & Henri Bentégeat

L'avenir de la vie privée dans la société numérique

Alex Türk

L'avenir de la politique industrielle française

Louis Gallois

L'avenir de la politique énergétique française

Pierre Papon

L'avenir du pétrole

Claude Mandil

L'avenir de l'euro et de la BCE

Henri Guaino & Denis Kessler

L'avenir de la propriété intellectuelle

Denis Olivennes

L'avenir du travail

Dominique Méda

Les Notes de l'Institut Diderot

L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert
Emmanuel Halais

Le futur de la procréation
Pascal Nouvel

La République à l'épreuve du communautarisme
Eric Keslassy

Proposition pour la Chine
Pierre-Louis Ménard

L'habitat en utopie
Thierry Paquot

Une Assemblée nationale plus représentative
Eric Keslassy

Où va l'Égypte ?
Ismail Serageldin

Les Dîners de l'Institut Diderot

La Prospective, de demain à aujourd'hui
Nathalie Kosciusko-Morizet

Politique de santé : répondre aux défis de demain
Claude Evin

La réforme de la santé aux États-Unis :
quels enseignements pour l'assurance maladie française ?
Victor Rodwin

La question du médicament
Philippe Even

Les entretiens de l'Institut Diderot

L'avenir du progrès
(Actes des Entretiens 2011)

L'avenir de l'Anti-Science

L'affrontement autour de la notion de progrès atteint aujourd'hui un paroxysme avec l'écologie politique. Une véritable redistribution des cartes s'opère sous nos yeux. Cessons donc de considérer qu'un rationalisme progressiste s'oppose à un obscurantisme rétrograde. C'est manifestement beaucoup trop simple, comme en témoignent particulièrement les discussions autour du « post-humain ».

On était pour le progrès ; on était « de gauche ». On était « de droite », on tenait la science en suspicion. Au progrès, on opposait les valeurs de la tradition. Les écologistes s'affirment carrément hostiles au progrès alors que la plupart d'entre eux continuent à se dire de gauche. En face, on ne craint plus désormais de s'afficher progressiste. Quant à l'extrême gauche, son cœur balance... On peut être de droite et rejoindre l'anti-progressisme de gauche ; on y retrouve alors l'extrême-droite...

Alexandre Moatti nous permet de mieux saisir les subtilités et les graves enjeux de cette grande redistribution.

Dominique LECOURT

Directeur général de l'Institut Diderot



Alexandre MOATTI



Ingénieur en chef du corps des Mines, chercheur associé en histoire des sciences à l'université Paris-Diderot, il est notamment l'auteur chez Odile Jacob de *Einstein, un siècle contre lui* (2007) et *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* (2013)

Page personnelle et publications : www.moatti.net

La présente publication ne peut être vendue

